



bpost

PB-PP | B-92730
BELGIE(N) - BELGIQUE

Action Réfugiés

Périodique trimestriel n° 170 - 2^{ème} trimestre 2021
Bureau de dépôt - Liège x - P202 391Édité par l'Aide aux Personnes Déplacées asbl
Rue Jean d'Outremeuse, 93 - 4020 Liège
Fondée par Dominique Pire (†) Prix Nobel de la Paix 1958

ÉDITO

Dans ce numéro, Marina souffle quelques nouvelles « petites bulles de bonheur ». Tant de bonheur à partager, alors que la planète entière déprime, ça peut intriguer... Les étrangers en séjour précaire verraient-ils la vie en rose ? Non, clairement, ils sont parmi les victimes les plus impactées par les mesures sanitaires. Mais peut-être que tout ce qu'ils ont enduré les incite à relativiser ce que nous traversons.

Initialement, nous avons prévu de donner un peu de visibilité à la campagne « *We are Belgium too* » lancée par la Coordination des Sans-Papiers et de publier le témoignage d'une jeune femme sans-papiers arrivée en Belgique alors qu'elle sortait à peine de l'enfance. Elle avait accepté de parler des limitations que lui impose sa condition de « Sans-Papiers », de tout ce à quoi, les années passant, elle apprenait à renoncer. J'étais assez contente de l'article qui allait permettre au lecteur de réaliser à quoi peut ressembler une vie à attendre qu'un événement sur lequel vous n'avez pas prise vous libère (je suis comme confinée depuis des années disait-elle) mais qui illustre également bien les incroyables ressources dont peuvent faire montre

des personnes pourtant privées de perspectives. Avant d'envoyer l'article à l'impression, je lui ai soumis le résultat de nos entretiens. Le lendemain, elle m'écrivait, désolée : « *Je n'ai pas envie de partager cette interview, je ne sais pas... Ça me donne l'impression de partager les mauvais moments de ma vie. Du coup, je préfère l'oublier plutôt que partager* ».

Coup de bambou à quelques jours de l'échéance. Je lui avais pourtant promis d'anonymiser son témoignage mais bon, il n'était pas question de faire pression sur elle. Alors que je me torturais l'esprit pour en faire surgir rapidement une alternative, Marina est apparue, guillerette, regonflée par le moment qu'elle venait de partager avec les familles dont elle nous parlait dans le numéro précédent. Vous vous

souvenez ? Certes, là-bas, ce n'est pas la maison du bonheur – la vie a très durement éprouvé ses habitants – mais leurs sourires, la qualité de leur accueil et leur esprit d'entraide sont remarquables. Et, manifestement, communicatifs. L'idée a alors germé... Pourquoi ne pas nous laisser contaminer par le plaisir de vivre de ces gens qui, pourtant, cumulent les difficultés ? Car ce que nous dit Marina entre les lignes, c'est que ceux que la société perçoit parfois comme des « crève-misère » sont bien souvent extrêmement résilients et que nous aurions tout à gagner à rendre les bulles qui séparent nos mondes bien plus poreuses...

Bonne lecture.

■ Anne-Françoise Bastin

Lettre ouverte
des personnes
sans-papiers
à leurs
voisin·e·s



CES PETITES BULLES DE BONHEUR QUI NOUS MOTIVENT ... LA SUITE ... « C'EST LA VIE ... »

Lorsqu'en mars dernier mon tour est venu de parler de mon travail, j'ai choisi de mettre l'accent sur ces bons moments qui jalonnent celui-ci, ce que j'ai appelé des « petites bulles de bonheur »...

Aujourd'hui, j'ai envie de « remettre cela » parce que la période que nous vivons toutes et tous actuellement est difficile, pénible, anxiogène, ... Les qualificatifs ne manquent pas pour exprimer le désarroi dans lequel nous vivons. Et cette ambiance est d'autant plus lourdement vécue par celles et ceux que nous côtoyons au quotidien : les sans-papiers ou les personnes en séjour précaire...

Pour certains d'entre eux, la notion de confinement n'est pas juste une épreuve nouvelle (celle que nous partageons tous), mais une réalité déjà installée depuis des mois voire depuis des années. Ainsi, en est-il surtout pour les « sans-papiers » (1) qui non seulement se battent pour tenter d'obtenir un droit de séjour, mais qui en plus doivent vivre la peur au ventre à la pensée d'être renvoyés dans le pays qu'ils ont fui - souvent avec raison -, qui doivent trouver au jour le jour de quoi se nourrir et prendre soin de leur famille. Payer un loyer et tout ce qui est nécessaire à la vie mais dans l'ombre et sans trop se montrer. La plupart d'entre eux vivent d'expédients (comme on dit dans notre jargon), c'est à dire de petits jobs au noir ou de la solidarité familiale ou de celle de leur communauté.

La crise sanitaire rend cela encore plus compliqué. C'est la dure loi de la « survie ». Pour les plus jeunes d'entre eux, l'école obligatoire (jusqu'à 18 ans) n'est même plus une échappatoire à la lourdeur du quotidien car « il n'y a plus école » et pour celles et ceux qui avaient pu décrocher une pe-

tite formation c'est pareil... Il reste donc, au mieux, la famille avec tout ce que cela suppose de difficile car les tensions sont parfois très vives, surtout si on vit dans quelques mètres carrés les uns sur les autres, ou que certains ont basculé dans la maladie mentale afin d'échapper à l'impasse dans laquelle ils se trouvent...

Cependant, ce tableau très, très noir se teinte aussi de petites joies, de petits trucs qui permettent de supporter le quotidien, de dépasser l'angoisse, de « vivre » quoi !



Aujourd'hui, j'ai passé l'après-midi chez Timour et Hannah (et leur petite Sarah dont je parlais dans le numéro précédent) ainsi qu'avec Saïda et son bébé.

Ces visites n'étaient pas programmées, mais comme je devais visiter un appartement dans leur immeuble, Timour et Hannah m'ont entendue et lorsqu'ils m'ont vue sur le palier, ils m'ont invitée à rentrer chez eux...

Ils sont super accueillants et « avant » ils m'offraient un petit thé et un morceau de gâteau... Peu importe que ce soit pendant le Ramadan ou pas, l'accueil chaleureux c'est primordial...

Vous avais-je dit combien cette famille vit une situation que je qualifierais d'horrible ? Jeune couple avec une enfant très lourdement handicapée, sans avoir obtenu de

droit de séjour, mais juste « maintenus » dans leur logement en raison de l'état de santé gravissime de leur fillette.

Il y a de quoi pleurer à gros bouillons quand on connaît leur situation (leur deuxième fille est décédée ici, en Belgique, à l'âge de 2 mois de la même pathologie que celle de sa grande sœur) et pourtant, je connais peu (ou pas) de gens aussi solaires, souriants, positifs, charmants et solidaires. Tout qui les côtoie et connaît leur vie n'en revient pas tant ils sont attachants. Alors cet après-midi, je me suis permise de leur dire cela et aussi de leur demander « *Mais qu'est-ce qui vous fait tenir ?* ». Et Timour de me répondre qu'ils sont croyants (musulmans) et qu'ils ont accepté le chemin qu'ils sont venus parcourir ici-bas... Ils ne sont ni naïfs, ni bornés, ils sont très éduqués et intelligents mais ils disent ceci : « *Oui parfois c'est difficile, très difficile même et nous avons des moments de découragement (par exemple lorsque Sarah fait 15 à 20 crises d'épilepsie par nuit), alors nous nous soutenons et nous plaisantons beaucoup aussi et puis, puisque nous avons à vivre ceci, autant que ce soit avec le sourire... et puis il y a bien pire que nous...* ». Et ils évoquent leurs anciens voisins (également accueillis dans le cadre de la Convention CIRE) qui avaient deux enfants autistes et qui vivaient un autre enfer...

Quelle leçon de vie ! Car si une chose est de se dire lorsque nous vivons des choses compliquées « *Cela ira mieux demain* » ou « *Il y a bien pire sur cette terre* », autre chose est de vivre l'enfer au quotidien, l'incertitude d'être chassé d'ici, et de sourire sincèrement et d'aller de l'avant !

Ici, le confinement ils connaissent car il leur est difficile de sortir avec



leur petite de 5 ans qui ne marchera jamais, qui ne peut se tenir assise et qui ne communique que par borborygmes. Ils sont seuls ici sans famille et s'ils ont des amis, comment leur imposer une telle charge ne fût-ce qu'une heure pour souffler ? Alors ils s'organisent et se relaient pour aller faire les courses ou pour dormir un peu.

Pendant que j'étais avec eux, Sarah s'agitait dans les bras de son papa, alors Hannah lui a dit : « *Je crois que c'est mon tour maintenant* » et elle a pris la petite dans ses bras pour la calmer. Au bout d'une vingtaine de minutes, c'est Timour qui l'a reprise sur ses genoux.

Nous avons toutes et tous notre chemin à parcourir, nos épreuves et nos joies, c'est une évidence, mais, pour ne prendre que mon exemple, lorsque j'ouvre mon portefeuille ma carte d'identité y est bien rangée et est garante de mon droit de vivre ici (question que je ne me pose évidemment jamais) ... Et si j'ai une carte de banque, c'est parce que j'ai un emploi et que chaque mois, je perçois un salaire qui me permet de payer mon loyer et mes factures, de soutenir parfois mes enfants, de manger à ma faim et même de pouvoir aller au cinéma ou au resto (enfin bon s'ils rouvrent un jour...) de temps en temps avec des ami(e)s... Rien de bien original ni d'exceptionnel, banal pourrait-on dire... Mais pas

pour tout le monde...

Pendant que je papotais avec Timour et Hannah, Saida (la voisine du dessus qui m'avait aussi entendue) m'a appelé sur mon GSM pour me dire « *Madame Marina vous viendrez nous faire un petit coucou ?* ».

Changement de décor. Ici c'est une toute jeune maman seule avec son bébé de 6 mois (ben oui il a grandi depuis trois mois). Ici, pas d'enfant gravement handicapé mais un bébé craquant et souriant, plein de vie, qui rampe par terre et agite bras et jambes en riant (ce que la petite Sarah ne fera jamais) et une maman toute fragile mais tout aussi attachante que ses voisins...

Pour elle rien n'est encore décidé et elle peut espérer être entendue favorablement sur les raisons qui l'ont amenée à demander la protection internationale, mais elle est inquiète quant à l'issue de sa demande et souvent elle demande : « *Si je ne suis pas acceptée qu'est-ce qu'on va devenir mon petit et moi ?* ». Bonne question en effet...

Je prends congé d'eux le cœur « gonflé à bloc » ... et de nouveau, je me dis que je fais - nous faisons - un bien beau métier même si c'est souvent compliqué, voire pénible...

Nous travaillons avec des êtres humains, ce qui n'est pas facile tous les jours et, souvent, je suis la première à souffler, découragée, et à me dire « *Pff quelle galère, vivement la pension* » et puis il y a des jours comme aujourd'hui...

Il arrive aussi que le passé ressurgisse pour venir me faire un petit coucou, comme en la personne de ce médecin exilé en Belgique. Arrivé il y a 35 ans, alors tout jeune, il a appris le français avec notre ancienne collègue, Lucette, puis a étudié la médecine à Liège. Je l'ai retrouvé récemment au « hasard » d'une situation commune que nous avons eue à gérer ensemble et il se souvient, ému, de l'aide que nous lui avons

apportée alors. Très reconnaissant, il se souvient que notre contact a fait la différence.

« Faire la différence », c'est aussi cela qui nous anime, nous porte et nous motive à accueillir encore dans des logements individuels des personnes en séjour précaire qui sont d'autant plus fragilisées qu'elles sont malades et qu'elles ne peuvent pas vivre dans des centres communautaires avec plusieurs centaines de personnes. Fragilisées mais pas forcément fragiles car il en faut du courage et de la détermination pour vivre loin des siens, dans un contexte souvent hostile et un inconfort souvent très grand.

Cela implique aussi que beaucoup d'entre elles ont un caractère « bien trempé » auquel nous devons nous confronter. Parfois (trop souvent), le chemin de l'exil les a abîmées et elles décompensent après des mois, voire des années de galère pour arriver ici et pour s'entendre dire qu'elles ne sont pas les bienvenues...

Et là aussi, les frustrations que nous avons toutes et tous à gérer en temps de Covid ne nous disposent pas toujours à accueillir l'« autre », que nous soyons de « simples » citoyens ou des professionnels.

Je vais dire comme Timour : « *C'est la vie* » ! Mais quelle vie ?

Depuis plusieurs mois, des « occupations » importantes s'organisent à Bruxelles et les comités de Sans-Papiers, accompagnés dans leurs démarches par quelques organisations, ont lancé la campagne « We are Belgium too » .

C'est une lutte qui est menée depuis de très nombreuses années et qui a connu des hauts et des bas et de relatives réussites (campagnes de régularisation en 2000 et 2009), mais qui est plus que jamais nécessaire.

Une chose est de se dire : « *Oui c'est vrai qu'il y a tant de gens rejetés de toute part et qui veulent juste po-*



ser leurs valises et vivre dignement quelque part » - mais aussi nous entendons souvent : « *Nous ne pouvons pas accueillir toute la misère du monde !* » et j'en passe « des vertes et des pas mûres »...

Autre chose est de mettre un visage et un nom sur ces visages, comme ceux de Timour et Hannah, ou de ces hommes et femmes qui se relaient nuit et jour dans quatre « occupations » à Bruxelles ou qui vivent dans sept maisons à Liège (Voix des Sans papiers).

Nous ne pouvons évidemment pas trouver une solution à toutes les situations et le défi des guerres et dictatures qui déchirent la planète est énorme. Et indépendamment de la collaboration difficile, voire parfois tendue, entre les « tendances/courants », les personnes concrètes que sont ces « occupants » sont des humains (est-il utile de dire « comme vous et moi » ?) qui sont là tout près, dans notre ville, dans la rue, dans des squats ou dans des logements

(nos voisins peut-être, les copains de classe de nos enfants ou petits-enfants ?). Le pire pour eux est peut-être et surtout d'être des anonymes qu'on ne voit même plus, des « migrants », des sans-papiers déshumanisés juste ramenés à une sorte de sous-statut.

Aujourd'hui, j'ai reçu une vraie claque après ma visite à Timour, Hannah, Saida et leurs enfants, mais aussi une leçon de vie pleine d'humanité... et il y a un mois, j'avais reçu une autre claque lors d'une visite à une « occupation » : celle de croiser des regards qui auraient pu être ceux de mes enfants, de mes amis et connaissances... « C'est la vie... »

(1) Certains écrivent les 100 papiers pour signifier l'irréalité/l'absurdité de la situation.

■ Marina Ruiz Alcedo

SIÈGE SOCIAL

Aide aux Personnes Déplacées
Rue Jean d'Outremeuse, 93/1
4020 Liège
Tél. 04/342 06 02
E-mail : administration@apdasbl.be
www.aideauxpersonnesdeplacees.be

NUMÉROS DES COMPTES :

en Belgique

Aide aux Personnes Déplacées
Rue Jean d'Outremeuse, 93/1
4020 Liège

Banque de la Poste

IBAN : BE41 0000 0756 7010
BIC : BPOTBEB1

en France

Aide aux Personnes Déplacées
Chemin Rouge de Fontaine
59650 Villeneuve d'Ascq
Crédit du Nord-Lille 2906-113342-2
FR76 3007 6029 0611 3342 0020 086
BIC : NORDFRPP

au Grand-Duché de Luxembourg

Aide aux Personnes Déplacées
Compte C.C.E. Luxembourg 1000/1457/2
IBAN : LU58 0019 1000 1457 2000
BIC : BCEELULL

En Grande Bretagne

Father Pire Fund
Camberwell Branch (206651)
P.O. BOX 270
London SE 154 RD - A/C 50361976
IBAN : GB55 BARC 2066 5150 3619 76
SWIFT BIC : BARCGB22

Formulaire d'ordre permanent

À compléter, signer et remettre à votre banque.

Je soussigné :

Nom :

Prénom :

Rue :

Numéro : Boîte : Code postal : Localité :

IBAN : - - -

souhaite soutenir les activités de l'association Aide aux Personnes Déplacées et prie mon organisme bancaire de verser mensuellement par le débit de mon compte la somme de

10 euros - 20 euros - (montant au choix).

à partir de la date suivante :/...../.....

Les dons peuvent être effectués sur le compte de :

AIDE AUX PERSONNES DEPLACEES
93, rue Jean d'outremeuse - 4020 Liège
IBAN : BE41 0000 0756 7010 - BIC : BPOTBEB1
avec en communication : "don par ordre permanent".

Date :/...../.....

Je reste libre d'interrompre ces versements à tout moment.

Signature :

SOUTENEZ-NOUS

Faites un don
ou permettez-nous
de mieux planifier
nos actions
en optant pour
un ordre permanent.

Tout don supérieur ou égal à 40€ (au total sur l'année), versé sur un compte en Belgique, donne droit à une exonération fiscale vous permettant de récupérer jusqu'à 45% du montant versé. Une attestation fiscale vous sera envoyée l'année suivante.

Vos nom et adresse ne seront jamais communiqués à des tiers. Comme le précise la loi sur la protection de la vie privée, vous pouvez à tout moment avoir accès aux informations vous concernant.

 Avec le soutien de la
Wallonie